

NELE NEUHAUS

Vent de sang

roman traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le premier mort s'appelle Grossmann. Meurtre ou accident, l'affaire serait banale si l'homme n'était pas le veilleur de nuit de la société WindPro qui s'apprête à construire sur le Taunus un parc d'éoliennes, projet combattu par une association de riverains. La confrontation est âpre et, lors d'une réunion consacrée au projet, une rixe éclate, provoquant la mort d'une femme. Le commissaire Oliver von Bodenstein, présent, est blessé. La situation ne cesse de s'envenimer et, bientôt, un deuxième meurtre est commis.

Entravés par la duplicité de protagonistes prompts à dissimuler leurs motivations profondes derrière la commode façade de convictions éthiques ou morales, Bodenstein et Pia Kirchhoff doivent faire face au vent meurtrier qui semble s'être abattu sur la région du Taunus.

Sur fond de débat autour de l'avenir du climat, Nele Neuhaus compose un roman policier d'une maîtrise remarquable. Des données trafiquées par les climatologues aux intérêts mercantiles d'hommes d'affaires sans scrupules, elle met en scène des personnages profondément ambigus dans une société en totale perte de repères.

NELE NEUHAUS

Nele Neuhaus vit près de Francfort. Elle est l'auteur d'une série de romans consacrés aux enquêtes du commissaire Oliver von Bodenstein et de sa collègue Pia Kirchhoff, tous parus chez Actes Sud. Elle a également publié des ouvrages pour la jeunesse chez Actes Sud Junior.

DU MÊME AUTEUR

FLÉTRISSURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 66.

BLANCHE-NEIGE DOIT MOURIR, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 99.

UNE VIE AU GALOP, Actes Sud Junior, 2012.

L'ÉTÉ AU GALOP, Actes Sud Junior, 2013.

MÉCHANT LOUP, Actes Sud, 2014.

Photographie de couverture : © Plainpicture/Whatapicture

All summer long

Kid Rock, Shafer Matthew

© Robert James Ritchie Music

Titre original :

Wer Wind sät

Éditeur original :

List Taschenbuch Verlag

© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2011

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04772-6

NELE NEUHAUS

VENT
DE SANG

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

ACTES SUD

PROLOGUE

Elle courait dans la rue déserte aussi vite qu'elle le pouvait. Dans le ciel nocturne explosaient les premières fusées du feu d'artifice de la Saint-Sylvestre. Si seulement elle arrivait à atteindre le parc et la foule en liesse dans laquelle elle pourrait se fondre ! Elle ne connaissait pas la région, elle avait complètement perdu le sens de l'orientation. Les pas de ses poursuivants résonnaient entre les hautes maisons. Ils étaient sur ses talons, la poussant de plus en plus loin des rues animées, loin des taxis, du métro et des hommes. Si elle s'arrêtait, c'en était fini d'elle.

Une angoisse mortelle lui coupait le souffle, son cœur battait contre ses côtes. Elle ne pourrait pas garder ce rythme bien longtemps. Là ! Enfin ! Entre les façades sans fin des hautes maisons s'ouvrait une étroite fente. Elle tourna sans ralentir dans la ruelle mais son soulagement ne dura qu'une seconde, car elle comprit immédiatement qu'elle avait fait une terrible erreur. Devant elle se dressait un mur lisse. Elle était tombée dans un piège ! Le sang bruissait dans ses oreilles, son halètement était le seul bruit dans le soudain silence. Elle se blottit derrière des poubelles puantes, pressant son visage contre le mur rugueux et humide de la maison et ferma les yeux dans l'espoir désespéré que les hommes continueraient sans la voir.

— Elle est là ! cria quelqu'un à mi-voix. On la tient.

Un projecteur l'illumina, elle leva le bras en clignotant des yeux, aveuglée par la lumière trop vive. Ses pensées tournoyaient à toute vitesse. Devait-elle appeler au secours ?

— Elle est cuite, dit un autre.

Des pas sur le pavé. Les hommes s'approchèrent, lentement maintenant, sans se presser. Son corps lui faisait mal de peur. Elle serra ses poings humides, ses ongles s'enfoncèrent douloureusement dans sa chair.

Puis elle *le* vit ! Il pénétra dans la lumière et baissa les yeux sur elle. Pendant un infime instant de soulagement, elle fut traversée par l'espoir insensé qu'il était venu pour l'aider.

— Je vous en prie ! murmura-t-elle d'une voix rauque en tendant une main vers lui. Je vais tout vous expliquer, je...

— Trop tard, coupa-t-il.

Elle lut dans ses yeux une colère froide et du mépris. La dernière étincelle d'espoir s'éteignit en elle et tomba en cendres comme la belle villa blanche au bord du lac.

— Je vous en prie, non !

Sa voix n'était plus qu'un cri strident. Elle voulut ramper vers lui, le supplier de lui pardonner, lui jurer qu'elle ferait tout pour lui, tout, mais il se détourna et disparut de son champ de vision, la laissant seule avec ces hommes, dont elle ne pouvait attendre aucune grâce. La panique s'abattit sur elle comme une vague noire. Elle jeta autour d'elle un regard fou. Non ! Non, elle ne voulait pas mourir ! Pas dans cette obscure ruelle crasseuse qui puait l'urine et les ordures !

Elle se défendit avec la force du désespoir, à coups de pied, à coups de poing, dans un dernier combat

acharné. Mais elle n'avait aucune chance. Les hommes la plaquèrent au sol et lui tordirent brutalement les bras dans le dos. Puis elle sentit la piqûre dans son bras. Ses muscles devinrent mous, la ruelle se mit à flotter devant ses yeux pendant qu'on lui arrachait ses vêtements et qu'elle restait nue, sans défense. Elle sentit qu'on l'emportait, eut un dernier regard pour l'étroite bande de ciel noir entre les hautes murailles, aperçut les étoiles scintillantes. Puis elle fut précipitée et tomba, tomba dans un abîme noir. Pendant un court et merveilleux instant, elle se sentit sans poids. La vitesse de la chute lui coupait le souffle, tout devint sombre et elle s'étonna que mourir fût si facile.

Elle revint à la surface. Son cœur battait à tout rompre et elle n'eut besoin que d'une seconde pour comprendre qu'elle avait seulement rêvé. Ce rêve la poursuivait depuis des mois, mais il n'avait jamais été aussi réel et jamais elle ne l'avait vécu jusqu'au bout. Elle serra ses bras autour de son corps tremblant et attendit que ses muscles crispés se détendent et que le froid quitte son corps. La lumière du réverbère tombait à travers les barreaux de la fenêtre. Combien de temps serait-elle en sécurité ici ? Elle se laissa tomber en arrière, pressa son visage contre l'oreiller et se mit à sangloter. Elle savait que cette peur ne la quitterait jamais.

Lundi 11 mai 2009

Le soleil venait de se lever quand il referma la porte du jardin derrière lui. Le fusil à l'épaule, il prit, comme chaque matin, le chemin légèrement en pente qui menait au bois. Tell, le pointer brun à poils durs, trotta à quelques mètres devant lui, reniflant de-ci de-là et enregistrant avec son subtil odorat les milliers d'odeurs que la nuit avait abandonnées derrière elle. Ludwig Hirtreiter respira profondément l'air froid et pur, prêtant l'oreille au concert matinal des oiseaux. Sur la prairie, à l'orée du bois, deux chevreuils brouaient. Tell les observait mais se gardait de les effrayer. C'était un chien intelligent et obéissant. Il savait qu'il ne devait s'intéresser au gibier que si son maître le lui permettait.

— Bon chien, marmonna Ludwig Hirtreiter.

Sa ferme n'était pas très loin du bois. Il poussa la barrière à raies rouges et blanches, qu'il avait été nécessaire d'édifier voilà quelques années, car les promeneurs du dimanche venus de Francfort étaient toujours plus nombreux à s'enfoncer dans la forêt. Les hommes d'aujourd'hui, particulièrement les citadins, manquaient d'humilité devant la nature. Ils ne savaient pas distinguer un arbre d'un autre, braillaient très fort et laissaient

leur chien, même pas dressé, courir en liberté alors que la chasse était fermée. La plupart étaient même fiers quand leur chien débusquait et pourchassait une bête. Ludwig Hirtreiter n'avait aucune indulgence pour ce genre de comportement. Le bois pour lui était sacré. Il le connaissait aussi bien que son jardin, savait où était le gibier et quel trajet empruntaient les sangliers. Quelques années plus tôt, il avait lui-même dessiné le réseau des chemins forestiers de Lindenkopf, afin que les ignorants découvrent les mystères de la forêt.

Les rayons du soleil traversaient les épais feuillages et transformaient le bois en une silencieuse cathédrale d'or vert. Au premier embranchement, Tell prit le sentier de droite comme s'il avait lu dans les pensées de son maître. Ils passèrent devant l'énorme chêne et atteignirent une zone où les arbres avaient été abattus par un orage, l'automne précédent. Soudain Ludwig Hirtreiter s'immobilisa. Tell tomba en arrêt et pointa les oreilles. Des bruits de moteur ! La pétarade stridente d'une scie déchirait le silence. Ça ne pouvait pas être des forestiers ; en cette saison ils ne travaillaient pas dans le bois. Ludwig Hirtreiter sentit une colère folle l'envahir. Il fit demi-tour et prit la direction du bruit. Son cœur frappait dans sa poitrine. Il savait qu'ils ne respecteraient pas l'accord et recommenceraient le défrichage pour mettre l'Assemblée citoyenne devant le fait accompli.

Quelques minutes plus tard, il eut la confirmation de ses craintes. Il se baissa pour passer sous la rubalise à raies blanches et rouges qui encerclait la petite clairière, et vit avec indignation un camion orange et une douzaine d'hommes qui s'affairaient tout autour. À nouveau le cri de la scie s'éleva et de la sciure vola. Un grand épicéa oscilla puis s'abattit avec un

gémissement dans la clairière. Ces fumiers de faux culs ! Tremblant de colère, Ludwig Hirtreiter épaula et enleva le cran de sûreté.

— Stop ! hurla-t-il quand la scie ralentit.

Les hommes se tournèrent vers lui et relevèrent la visière de leur casque. Hirtreiter entra dans la clairière, Tell serré contre sa jambe.

— Foutez le camp ! lui cria un des hommes. Vous n'avez rien à faire ici !

— C'est à vous de foutre le camp ! répondit Hirtreiter hors de lui. Et immédiatement ! Qui vous a donné de droit d'abattre des arbres ?

Le contremaître considéra le fusil et lut la détermination dans les yeux de Hirtreiter.

— Calmez-vous, dit-il en levant la main dans un geste d'apaisement. On ne fait que notre job.

— Mais pas ici. Foutez le camp de ce bois et immédiatement.

Les autres hommes s'approchèrent. La scie s'était tue. Tell fit entendre un grognement profond et Hirtreiter mit son doigt sur la détente. Il ne plaisantait pas. Le commencement de la construction avait été stoppé début juin, ce défrichage était illégal, même s'il était entrepris avec l'accord implicite du bourgmestre ou du président du land.

— Je vous donne cinq minutes pour plier bagage et disparaître ! cria-t-il.

Personne ne bougea. Il mit en joue, visa la scie dans la main de l'ouvrier et tira. Le coup de feu claqua. Au dernier moment Ludwig Hirtreiter avait relevé l'arme, si bien que la balle était passée à un mètre de la tête du type. Pendant quelques secondes les hommes restèrent comme paralysés, le regardant d'un air ébahi. Puis ils prirent leurs jambes à leur cou.

— Ça ne va pas se passer comme ça ! cria le contre-maître. J'appelle la police.

— Faites donc, dit Ludwig Hirtreiter en acquiesçant de la tête et il abaissa son arme. Il savait que personne n'appellerait la police, que ce n'était pas dans l'intérêt de ces foutus menteurs.

Il avait failli croire à leur promesse hypocrite. Aucun arbre ne serait abattu tant que tout ne serait pas décidé, c'est ce qu'ils leur avaient juré pas plus tard que vendredi. Alors qu'ils avaient déjà dû s'entendre avec l'entreprise de défrichage pour commencer dès le lundi. Il attendit que le camion ait quitté la clairière et que le bruit du moteur se soit fondu dans le lointain, puis il appuya son fusil contre un arbre et enleva la rubalise. Aucun arbre ne tomberait tant qu'il pourrait l'empêcher. Il était prêt à se battre s'il le fallait.

Debout, à côté du tapis roulant, Pia Kirchhoff tendait déjà la main vers sa valise quand un léger bip se fit entendre dans la poche de sa veste. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait de son portable qu'elle avait rallumé juste après l'atterrissage. Pendant trois merveilleuses semaines, son portable était resté muet, ramené de l'instrument le plus important de sa vie quotidienne à un accessoire inutile. Pour l'instant, ses bagages étaient la priorité. La valise de Christoph avait été une des premières et il était déjà parti dans le hall d'arrivée, Pia se préparait à le suivre mais elle dut attendre quinze minutes, car les bagages du vol LH729 venant de Shanghai arrivaient au compte-gouttes.

Ce n'est qu'après avoir hissé sa Samsonite grise sur le chariot qu'elle fouilla dans sa poche à la recherche du mobile. Les messages des haut-parleurs résonnaient

à travers le hall, quelqu'un lui envoya son chariot dans les mollets sans même s'excuser. Un autre avion avait recraché ses passagers, qui s'étaient accumulés devant le comptoir de la douane. Pia trouva enfin le mobile qui sonnait inlassablement et l'ouvrit.

— Je suis à la douane ! cria-t-elle. Rappelez plus tard !

— Oh, excuse-moi, répondit la voix amusée du commissaire Oliver von Bodenstein. Je croyais que vous étiez rentrés hier soir.

— Oliver ! dit Pia en poussant un soupir. Excuse-moi. Notre vol a eu neuf heures de retard, nous venons juste d'atterrir. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai un petit problème, répondit Bodenstein. On a un cadavre sur les bras, mais le mariage de Lorenz et de Thordis a lieu à 11 heures. Si je n'y assiste pas, ma famille ne me le pardonnera jamais.

— Un cadavre ? Où ?

Pia allait passer la douane quand une employée des douanes petite et ronde, qui regardait défiler les passagers avec un air absent, leva la main. Apparemment l'exclamation de Pia avait éveillé son intérêt. Vraiment stupide quand on est pressé.

— Dans les locaux d'une entreprise à Kelkheim, dit Bodenstein. L'information vient juste de nous parvenir. Je vais envoyer le nouveau mais ce serait mieux si tu pouvais y aller aussi.

— Vous avez quelque chose à déclarer ? demanda la douanière.

— Non, dit Pia en secouant la tête.

— Comment, non ? demanda Bodenstein étonné.

— Non, je veux dire, oui, répondit Pia énervée. Non je n'ai rien à déclarer. Je peux y aller ?

— Un moment, dit la douanière en fronçant les sourcils. Ouvrez votre valise.

Pia coinça son mobile entre sa joue et son épaule, fourragea dans la serrure de sa valise et se cassa un ongle. Oubliée, l'atmosphère détendue des vacances. Bonjour le stress.

— Bon OK, j'y vais. Donne-moi l'adresse.

Elle ouvrit la valise. La douanière se mit à fouiller lentement dans les affaires négligemment emballées de Pia, sans doute dans l'espoir de trouver entre le linge sale un vase Ming illégalement importé, une bouteille d'alcool de contrebande ou quelques cartouches de cigarettes. Derrière Pia les autres passagers s'agglutinaient. Ignorant ses regards furieux, la femme, après de vaines recherches, repoussa la valise avec un regard blasé. Pia claqua le couvercle, jeta la valise sur le chariot et gagna la sortie. Les portes vitrées s'ouvrirent dans un glissement. Derrière attendait Christoph, arborant un sourire un peu las. À ses côtés se tenait le Dr Henning Kirchhoff, l'ancien mari de Pia. Ah non, pas lui ! En fait c'était à Miriam – qui devait s'occuper des animaux de Pia pendant son absence – de venir les chercher à l'aéroport ; c'était en tout cas ce qu'elles avaient décidé au téléphone avant son départ.

— Ma valise a été la dernière à sortir, s'excusa Pia. Et la bonne femme de la douane a voulu fourrer son nez dedans. Qu'est-ce que tu fais ici ?

La dernière phrase était destinée à son ex-mari. À côté de Christoph, bronzé par le soleil de la Chine, Henning paraissait pâle et hâve.

— Moi aussi, je suis content de te revoir, répondit-il avec une grimace sarcastique. Ma voiture est en stationnement interdit au moins depuis une heure. Si j'ai une contravention, c'est toi qui la paieras.

— Pardon. Pia embrassa hâtivement Henning sur

la joue. Merci d'être venu nous chercher. Comment va Miriam ?

Les relations entre son ex-mari et sa meilleure amie étaient loin d'être au beau fixe depuis que l'ancienne maîtresse de Henning l'accusait d'être le père de l'enfant qu'elle attendait. Après un silence radio de plusieurs mois, durant lesquels Henning avait même envisagé de se tirer lâchement à l'étranger, le couple s'était un peu rabiboché mais ils étaient loin d'avoir retrouvé des rapports harmonieux et confiants.

— Miriam avait un rendez-vous à 9 heures à Mayence, elle n'a pas pu attendre que votre avion atterrisse, expliqua Henning sur un ton de reproche tandis qu'ils marchaient vers la sortie. Et elle s'est rappelé que mon institut n'était pas loin d'ici. Alors c'était comment, ces vacances ?

— Super, répondit Pia en échangeant un rapide regard avec Christoph.

“Super”, c'était peu dire. Les trois semaines en Chine, leurs premières vraies vacances, avaient été tout simplement parfaites. Bien qu'ils vivent ensemble depuis déjà un certain temps, un regard de Christoph suscitait toujours en elle un chatouillement voluptueux et parfois elle avait peine à croire à sa chance d'avoir trouvé un homme comme lui. Ils s'étaient rencontrés trois ans plus tôt durant une enquête criminelle, à une époque où Pia s'était presque résignée à croupir seule avec ses bêtes à Birkenhof. Bodenstein s'était obstiné pendant toute l'enquête à voir en Christoph un suspect, ce qui n'avait pas facilité les choses.

La fraîcheur de ce matin de mai fit frissonner Pia. Après quatorze heures d'avion, elle se sentait

poisseuse et rêvait d'une douche, mais elle allait devoir attendre.

Il n'y avait pas de contravention sur la voiture de Henning, sans doute parce qu'il avait posé sous le pare-brise son insigne de médecin. Christoph et lui mirent les valises dans le coffre tandis que Pia se glissait sur la banquette arrière de la Mercedes.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda-t-elle à Henning alors qu'ils roulaient sur l'autoroute en direction de Kelsterbach. C'était une heure de pointe et tous les banlieusards qui allaient travailler à Francfort ralentissaient le trafic.

— Pourquoi ? répondit-il immédiatement méfiant.

Pia leva les yeux au ciel. Il ne pouvait jamais répondre simplement à une question ! Elle massa ses tempes. Durant les trois dernières semaines, elle avait entièrement décroché des soucis quotidiens, de son métier, et même des menaces de destruction de Birkenhof. Mais à présent tout lui retombait dessus. Elle aurait aimé prolonger indéfiniment ses vacances, mais après tout, le bonheur était peut-être dans la limitation.

— Ils ont trouvé un cadavre à Kelkheim, je dois y aller, répondit-elle. Mon chef m'a appelée. Les vacances sont vraiment finies.

Le portail du refuge pour animaux était fermé, le parking devant la longue façade du bâtiment administratif était vide. Mark, qui faisait les cent pas le long de la haute clôture, jeta un coup d'œil sur son mobile. 7 h 15. Où était donc passée Ricky ? Il lui faudrait partir au plus tard dans vingt minutes. Ses profs faisaient toute une histoire quand il arrivait au cours une minute en retard et ils envoyaient immédiatement un mail à sa

mère, tout ça parce qu'il avait séché l'école quelques fois. Quels tarés ! Pourquoi ses parents ne comprenaient-ils pas qu'il n'en avait rien à cirer de l'école ? Depuis qu'il n'était plus interne, sa vie lui paraissait étrangère et fausse. Il aurait préféré faire des milliers de choses plus intelligentes, au lieu de s'ennuyer en classe pendant des heures. S'occuper des bêtes par exemple et, pourquoi pas, avoir un appartement à lui, plein de chiens et de chats comme chez Ricky et Jannis. Ce serait géant. Mais son père serait tombé raide s'il le lui avait proposé. Pour lui le bac et les études étaient incontournables, avec en prime quelques semestres à l'étranger. Tout ce qui était inférieur à ça était le début de la prolétarisation. L'échec complet. La voie quasi directe vers les abîmes de l'indemnité chômage.

D'ici, il avait une bonne vue sur le chemin asphalté qui conduisait à Schneidhain, mais en dehors de quelques promeneurs de chien matinaux, il n'y avait personne. Il avait passé la moitié de la nuit devant son ordinateur car il ne pouvait pas dormir. Dès qu'il fermait les yeux les souvenirs affluaient. Il avait envoyé un SMS à Ricky. Elle avait répondu qu'elle serait au refuge à 7 heures, et il était déjà 7 h 30. Mark décida d'aller à sa rencontre.

Quand la juge l'avait condamné à quatre-vingts heures de travaux d'intérêt général à accomplir au refuge, il avait presque piqué une crise : quelle connerie. Puis il avait rencontré Ricky et son ami Jannis, et soudain il avait eu à nouveau quelque chose à quoi se raccrocher. Il s'était éclaté à soigner les animaux et bien que sa peine soit finie depuis longtemps, il continuait à aider. Il avait trouvé chez Ricky et Jannis un nouveau chez-soi, une nouvelle famille où il était toujours le bienvenu. Jannis était son modèle, parfois

ils discutaient pendant des heures sur des sujets qui jusqu'ici n'intéressaient absolument pas Mark : le conflit en Afghanistan, les colonies en Israël, le rapatriement des prisonniers de Guantánamo en Allemagne ou encore le sujet préféré de Jannis, les mensonges sur le climat. Jannis avait des informations sur tout et des avis complètement opposés à ceux du père de Mark, qui ne cessait de s'en prendre à la politique fiscale du gouvernement, à la gauche ou aux Verts. Mais surtout, chez Jannis, les actes suivaient les paroles. Mark l'avait plusieurs fois accompagné à des manifestations et il avait été impressionné que Jannis connaisse tant de gens.

Il était en train d'enlever sa chemise pour rester en tee-shirt quand surgit le break sombre de Ricky. Son cœur fit un bond lorsque la voiture s'arrêta à côté de lui et que la vitre descendit.

— Bonjour, dit-elle en souriant, excuse-moi, je suis un peu en retard.

— Bonjour.

Il se sentit rougir. Cette foutue manie qu'il avait.

— Aide-moi à décharger la nourriture, lui demanda-t-elle. Après on pourra parler, OK ?

Mark hésita. Et puis, merde pour l'école. Il y avait appris tout ce qu'il était indispensable de connaître. Mais la vraie vie était ailleurs.

— OK, dit-il.

Le soleil matinal jouait sur les hauts vitrages du bâtiment futuriste qui se dressait telle la proue d'un navire, échoué sur le gazon impeccable. Henning gara son break sur le parking qui, à part quelques rares voitures, était vide. Il prit ses deux mallettes en aluminium et grommela "Ça ira" lorsque Pia fit mine d'en prendre

une. Depuis un quart d'heure qu'ils avaient déposé Christoph devant le portail de Birkenhof, il n'avait pas ouvert la bouche, mais Pia avait été sa femme pendant quinze ans et elle connaissait si bien ses bizarreries qu'elle ne s'en offusqua pas. Henning pouvait passer trois jours sans dire un mot. Ils traversèrent la cour pavée sur laquelle débordait un foisonnement de fleurs et où chantait un jet d'eau. Deux camionnettes y étaient garées. Pia lut en passant le logo de l'entreprise. WindPro GmbH. L'éolienne stylisée indiquait quelle était la spécialité de l'entreprise. Un agent de police qui bâillait devant la porte d'entrée les laissa passer avec un signe de tête. L'odeur douceuse de viande avariée envahit les narines de Pia dès qu'ils pénétrèrent dans l'imposant hall d'entrée.

— Eh bien, ça doit être agréable de passer toute la semaine dans cette couveuse, remarqua Henning.

Pia ignore son cynisme. Son regard se promena sur les trois étages desservis par un large escalier et un ascenseur de verre. À droite, devant le long comptoir d'acier était assise une femme repliée sur elle-même, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Elle était entourée de policiers en uniformes et d'un homme en civil. Ce devait être le nouveau collègue dont Bodenstein avait parlé.

— Ah ça, par exemple, dit Henning.

— Tu le connais ?

— Oui. Cemalettin Altunay. Jusqu'à présent il était dans la K11 d'Offenbach.

En tant que directeur adjoint de l'institut de médecine légale, Henning connaissait la plupart des membres de la police du Rhin-Main et du Südhessen.

Pia observa l'homme qui se penchait sur la femme et lui parlait à voix basse. La trentaine finissante,

évalua-t-elle et en net progrès, physiquement parlant, sur son prédécesseur Frank Behnke. Chemise immaculée, jean noir, chaussures bien cirées, épais cheveux bruns à la coupe militaire – une tenue impeccable. Aussitôt elle se sentit mal à l'aise dans son tee-shirt gris froissé taché de sueur aux aisselles et son jean sale. Elle aurait dû aller se doucher et se changer. Trop tard.

— Bonjour, docteur Kirchhoff, dit le nouveau d'une voix suave. Puis il se tourna vers Pia et lui tendit la main.

— Inspecteur de la criminelle Cem Altunay. Enchanté de te connaître, Pia. Kai et Kathrin m'ont raconté une foule de choses sur toi. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Moi... oui, oui... merci, bafouilla-t-elle. Je n'ai atterri que depuis une demi-heure, le vol a eu neuf heures de retard...

— Et immédiatement un cadavre. Pardon.

Cem Altunay eut un sourire d'excuse comme s'il était responsable. Ils se regardèrent quelques secondes puis Pia détourna les yeux. Son regard couleur chocolat amer l'agaçait. Plus les secondes passaient, plus son silence devenait gênant. Derrière eux, Henning arborait un petit sourire narquois qui ramena Pia à la réalité. Elle se ressaisit.

— Qu'est-ce que nous avons ? demanda-t-elle.

— Le mort s'appelle Rolf Grossmann et travaille depuis quelques années comme gardien de nuit. Ça ressemble à un accident, répondit Cem Altunay. Une employée a découvert le corps vers 6 h 30. Venez.

L'odeur douceâtre se renforça. Les cadavres qui dégagent cette odeur pénétrante ne sont en général pas beaux à voir. Pia le suivit en haut de l'escalier et dut prendre sur elle tant ce qu'elle vit lui coupa le souffle. Le mort, dont le visage boursoufflé et blême

avait à peine apparence humaine, gisait, les membres grotesquement tordus sur le palier entre le deuxième et le troisième étage. Dans son métier elle en avait beaucoup vu pourtant son estomac se souleva quand elle vit les mouches grouiller sur le cadavre. Sans son sang-froid et son professionnalisme, elle aurait vomi devant le nouveau collègue.

— Pourquoi tu penses qu’il s’agit d’un accident ? demanda-t-elle en luttant contre la nausée.

La chaleur du hall la faisait transpirer par tous les pores. Beurk ! Ils ne pouvaient pas mettre la climatisation ou ouvrir la verrière ?

— Pousse-toi ! cria Henning qui venait de passer une combinaison blanche. Du vent, tu me salopes le lieu du crime.

Pia lut l’étonnement dans les yeux de son nouveau collègue.

— Nous avons été mariés, expliqua-t-elle sèchement. Alors qu’est-ce que tu en penses ?

— Il semblerait qu’il ait trébuché et soit tombé dans l’escalier, répondit Cem Altunay.

— Hum, dit Pia en regardant l’escalier qui s’élevait en courbe douce jusqu’au troisième étage. Tu as parlé avec la femme qui l’a trouvé ? Qu’est-ce qu’elle faisait ici à 6 h 30 du matin ?

Henning ouvrait bruyamment ses valises. Les mouches s’élevèrent en bourdonnant autour de lui quand il se pencha sur le corps pour l’examiner.

— Apparemment, elle commence toujours aussi tôt. Elle travaille à la comptabilité, dit Altunay en se tournant vers la femme toujours immobile sur sa chaise. Elle est sous le choc. Visiblement elle et le mort s’entendaient bien, le matin ils buvaient souvent une tasse de café ensemble.

— Mais pourquoi serait-il tombé dans l’escalier ?

— Il avait un problème d’alcool, c’est en tout cas ce qu’affirme la comptable, répondit Altunay. D’ailleurs le cadavre sent l’alcool et, dans la cuisine, il y a une bouteille de Jack Daniel’s.

L’employé des messageries en uniforme sombre haletait en lui tendant la tablette tactile et le stylet pour signer la quittance.

Elle gribouilla une signature sur l’écran rayé avec un sourire de satisfaction. L’homme ne fit aucun effort pour cacher son mécontentement quand elle lui demanda de poser le paquet dans la boutique au lieu de le laisser dans la cour. Mais Frauke Hirtreiter n’en avait cure.

Elle gagna le magasin, éclaira et regarda autour d’elle. La boutique appartenait à Ricky, et pourtant elle l’aimait comme si c’était la sienne. Elle avait enfin trouvé sa place dans la vie, une place où elle se sentait bien. Le Paradis des Animaux méritait bien son nom. Il n’avait rien de commun avec les animaleries humides, sentant le moisi et mal éclairées que Frauke avait connues dans son enfance. Elle ouvrit la porte de la pièce où l’on faisait le toilettage des chiens. C’était son royaume. Elle avait suivi des cours du soir pour devenir coiffeuse de chiens – désormais on disait “toiletteuse” –, son travail était apprécié par la clientèle et il était rentable. Il y avait en plus l’école de dressage canin de Ricky et depuis quelques semaines la vente en ligne qui marchait de mieux en mieux. Retraversant la boutique, Frauke retourna dans le bureau où Nika, déjà assise devant son ordinateur, examinait les bons de commande.